

CONSOLEZ
CONSOLEZ MON PEUPLE

OU

LA VOCATION DU PASTEUR CHRÉTIEN
DANS LES TEMPS DE CALAMITÉ

Discours prononcé à Nîmes, à la consécration de M. Emile FARJAT, le 13 mai 1871,

PAR

Matth. LELIÈVRE
Pasteur.



PARIS

LIBRAIRIE ÉVANGÉLIQUE
4, rue Roquépine.

NIMES

AU BUREAU DE L'ÉVANGÉLISTE
3, rue Saint-Dominique.

—
1871

99

L'ami auquel s'adressent les conseils renfermés dans ce discours, a désiré qu'il fût livré à l'impression, comme souvenir permanent d'une fête chrétienne qui a vivement intéressé les nombreux amis qui y ont pris part. Plusieurs autres personnes m'ayant exprimé le même désir, je me décide à publier ces pages, sans me dissimuler tout ce qui leur manque. Telles qu'elles sont, puissent-elles faire quelque bien!

M. L.

Consolez, consolez mon peuple, a dit votre Dieu!

(Esaïe XL. 1.)

Mon frère,

La carrière que vous embrassez définitivement aujourd'hui devant l'Eglise et devant le monde est la plus belle, mais aussi la plus redoutable de toutes les carrières. Vous venez déclarer à nous, vos collègues, et à ces nombreux amis ici rassemblés, que vous entendez être et demeurer, jusqu'au jour de votre mort, ministre de Jésus-Christ. C'est là chez vous une résolution irrévocable, fruit de la méditation et de la prière; plus encore, c'est un appel de Dieu auquel vous obéissez.

Frère et ami, soyez le bienvenu parmi nous! Nous vous tendons une main cordiale d'association, et nous rendons grâce à Dieu qui vous a mis au cœur de vous consacrer au service de son Eglise en des jours malheureux comme ceux-ci. Jamais l'Eglise n'eut plus

besoin de pasteurs pieux et dévoués, et jamais la charge pastorale ne fut plus difficile et, en un sens, plus périlleuse.

Pénétrez-vous bien, mon frère, de la grandeur et de l'étendue des devoirs qu'elle vous impose. Ces devoirs, je n'ai pas la prétention de les énumérer ici ; mais il me suffira de vous rappeler quelques-uns des noms donnés dans les Livres-Saints aux ministres de Jésus-Christ, pour que vous voyiez s'ouvrir devant vous une carrière singulièrement vaste.

Ce titre même de *ministre de Jésus-Christ*, qu'il est beau dans sa simplicité ! Je n'en connais pas de plus honorable. Serviteur de Jésus-Christ ! car c'est là le sens de ce mot, voilà votre titre de noblesse. Votre Maître lui-même « est venu, non pour être servi, mais pour servir. » Mais noblesse oblige, ne l'oubliez pas, et le serviteur de Christ doit pousser l'imitation de son Maître jusqu'à l'immolation de soi-même.

Ministre de Jésus-Christ, vous êtes aussi *pasteur*. Quelle humilité encore dans ce titre : berger d'âmes ! mais quelle grandeur, puisque vous le partagez avec Celui qui s'est appelé « le bon Berger ! » Quelle belle tâche d'aller comme lui à la recherche de « la brebis perdue ! » Mais quelle tâche redoutable que d'être peut-être appelé à donner, comme lui, « votre vie pour vos brebis ! »

Pasteur chétien, vous êtes encore, d'après saint Paul, un *ouvrier*, « ouvrier avec Dieu. » C'est une vie laborieuse en effet que celle où vous entrez, et il vous arrivera plus d'une fois d'envier la tâche du laboureur qui trace son sillon, tant la vôtre vous paraîtra écrasante, mais qu'alors la certitude que vous travaillez avec Dieu vous soutienne et vous relève !

Ouvrier de Dieu, vous êtes aussi son *soldat*, et au moment où vous revêtez définitivement ce caractère, nous vous disons, comme saint Paul à Timothée : « Toi donc, mon fils, endure les travaux comme un bon soldat du Christ. » La vie est pour tous une bataille : pour vous elle le sera doublement. Armez-vous de toutes les armes de Dieu !

Vous êtes enfin un *témoin* ! Rien que cela, mais tout cela ! Dire ce que vous avez vu et éprouvé, voilà votre mandat. Il suffit à l'ambition des disciples immédiats du Maître : qu'il suffise à la vôtre !

Ces titres n'épuisent pas tous les aspects de la charge pastorale, qui est complexe comme la vie elle-même. Mais je les livre à votre méditation, mon frère, et je vous conjure de vous pénétrer de tout ce qu'ils renferment de prérogatives et de devoirs.

Mais il est un titre plus obscur que ceux-là que je voudrais vous recommander de préférence à tous les autres. Il fut porté par un humble évangéliste de l'âge apostolique, compagnon et ami de saint Paul, auquel les apôtres donnèrent le nom de Barnabas, *fils de consolation*, sans doute à cause d'aptitudes spéciales qui en faisaient le pasteur préféré des affligés.

C'est ce ministère de consolation que je viens vous recommander aujourd'hui, comme le plus indispensable en ces jours de calamités. C'est sous cet aspect spécial que je veux vous faire envisager la carrière que vous commencez : vous devez être essentiellement un consolateur ! Je réponds, je le sais, aux aspirations secrètes de votre cœur en vous présentant votre tâche sous ce jour à la fois doux et austère, et je ne fais sans doute en ce moment qu'énoncer à haute voix ce que l'Esprit de Dieu a répété bien des fois à votre

cœur, dans le silence du cabinet : « Consolez, consolez mon peuple, a dit votre Dieu ! »

Le monde vers lequel Dieu vous envoie, porteur d'un message de consolation, est tout courbé sous deux fardeaux qui l'écrasent : l'un s'appelle le Mal et l'autre le Malheur. Votre office de consolateur vous invite à soulager ces deux épouvantables misères, dont l'une porte la désolation dans la vie extérieure et dont l'autre compromet et stérilise la vie de l'âme.

I

Les consolateurs vulgaires n'entendent rien aux maladies de l'âme ; les uns passent à côté du péché sans le voir, et demeurent par conséquent incapables de le guérir ; les autres, trop clairvoyants pour ne pas le voir, n'en tiennent pourtant aucun compte.

Vous ne les imitez pas, mon frère ! Pour soulager les maux de l'humanité, vous travaillerez à guérir le Mal. Il ne vous suffira pas d'être un philanthrope, vous voudrez être un sauveur ; vous ne vous contenterez pas d'adoucir les souffrances extérieures de vos frères, vous travaillerez à sauver leurs âmes. Ah ! je sais qu'il est plus facile et plus agréable de restreindre sa tâche et de laisser de côté cette œuvre si ardue. On y gagne les applaudissements du monde ; il est vrai qu'on y perd ceux de sa conscience. Mais voulez-vous faire œuvre qui dure ? Voulez-vous que l'édifice que vous construirez ne soit pas un château de cartes que

le moindre souffle renverse ? Voulez-vous être un bienfaiteur de votre race, dans le sens le plus vaste de ce mot ? Mettez la cognée à la racine de l'arbre et ne vous contentez pas d'en émonder quelques branches ; rappelez-vous que le meilleur moyen de consoler cette grande désolée qui s'appelle l'âme humaine, c'est de tarir la source de toutes ses misères, le Mal.

C'est vous dire qu'il faut aller droit à lui, sans hésitations et sans détours et le regarder en face.

Je vous dirai avant tout : ne cherchez pas à l'atténuer ! Ne soyez pas de ceux qui ont avec lui des ménagements infinis et en dissimulent à eux-mêmes et aux autres la redoutable gravité. Insensés qui me rappellent l'oiseau du désert cachant sa tête dans le sable à l'approche de l'ennemi, et se figurant qu'il n'a plus rien à craindre parce qu'il ne le voit plus. Je ne connais pas au monde de prédication plus triste, laissez-moi dire toute ma pensée, plus écœurante que celle qui se donne la mission d'excuser le péché et de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes. Quelle parodie elle donne de l'enseignement biblique ! Là où la Bible dit souillure, elle dit faiblesse ; là où la Bible dit séduction, elle dit entraînement ; là où la Bible dit condamnation, elle dit espérance ! Avec elle il ne reste des solennelles déclarations de Dieu qu'un écho affaibli et souvent menteur. Telle ne sera pas votre prédication. Vous ne craignez pas d'appeler mal ce qui est mal. L'Évangile et la conscience — non l'opinion — seront vos critères dans l'appréciation des choses et des hommes. Vous vous garderez avec soin d'un enseignement qui, sous prétexte de mettre en relief la doctrine de la grâce, laisserait dans l'ombre l'obéissance, l'obligation morale, le sentiment de la responsabilité.

Pour consoler l'âme qui pleure sur son péché, vous ne lui direz pas qu'il est peu de chose ; vous lui en montrerez au contraire toute la gravité, afin que, désespérant de se sauver par elle-même, elle se jette dans les bras de Dieu.

Après vous avoir dit : n'atténuez pas le péché, j'ajoute : étudiez-le de près et sur les faits. Imitiez le médecin qui fait de l'étude des maladies le travail de sa vie. Vous êtes le médecin des maladies de l'âme, et, pour exercer efficacement le ministère de la consolation, il faut que vous connaissiez à fond les maux que vous avez pour mission de guérir. Cette étude, le pasteur chrétien doit avant tout la poursuivre dans le laboratoire intime de sa vie religieuse personnelle. Puis s'ouvre devant lui un vaste champ de recherches et de méditation dès qu'il aborde avec sérieux la cure d'âmes ! Nul homme n'a autant que lui le privilège de visiter, jusque dans ses retraites les plus cachées, ce sanctuaire auguste qui s'appelle le cœur humain. Plus vous l'étudierez, ce cœur, cher ami, et plus vous le trouverez « désespérément malia par dessus toutes choses, » et plus le mal vous apparaîtra avec ce caractère irréparable qui épouvante :

La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Mais aussi, plus vous vous adonnerez à cette étude, et plus vous sentirez grandir en vous une ardente compassion pour vos frères qui se débattent sous l'étreinte du mal. Il ne vous sera pas possible de promener le scalpel sur cette chair vive sans la sentir palpiter et sans que le patient pousse des cris. Ah ! ces

cris d'une âme que vous aurez amenée au sentiment de sa misère seront votre plus douce récompense; vous aurez réveillé la conscience du péché: il vous restera à accomplir la plus belle tâche que Dieu ait jamais confiée à l'homme: « consoler un cœur troublé! »

C'est ici, mon frère, qu'en présence des résultats de votre étude, vous pourriez vous sentir atterré. Vous connaissiez par l'Évangile la doctrine de la déchéance, mais vous ne l'avez pleinement comprise qu'au jour où vous avez pu, libre de préjugés, en constater par vous-même l'écrasante et absolue vérité tout autour de vous. Que d'illusions renversées chez nous tous en particulier par les derniers événements! Comment songer à nier l'absolue dépravation de l'homme, quand on a été témoin oculaire, comme vous l'avez été, des scènes de carnage, de dévastation et de mort que la guerre a étalées insolemment sur le sol de notre patrie, comme pour jeter un défi à la civilisation du dix-neuvième siècle? Comment ne pas éprouver une sorte de découragement profond en assistant à ce déchainement odieux de la guerre civile qui ensanglante à cette heure les rues de notre capitale? Ne dirait-on pas que le vieux Caïn est sorti de sa tombe, pour tremper une fois encore ses mains dans le sang de son frère?

Et pourtant, non, cher ami, il ne faut pas se décourager! Quelque grande que soit la puissance du mal, la puissance du bien est plus grande encore, et elle prévaudra. Nous savons que « là où le péché a abondé la grâce a surabondé. » Le péché couvre tout comme un océan sans rivages, et d'un horizon à l'autre la nuit de l'incrédulité et de la superstition s'étend comme un dôme sombre. Mais regardez et

écoutez !... une arche flotte sur les eaux de ce déluge, et du sein de ces ténèbres sort une voix qui vous crie : « Consolerez, consolerez mon peuple ! »

Consoler, je l'ai dit, ce n'est pas pallier le mal, c'est le guérir ; consoler, ce n'est pas endormir, c'est sauver ! Arrière donc les moyens qui n'apporteraient la paix au cœur qu'en apportant le sommeil à la conscience ! Malheur au ministre qui, pour rendre sa tâche plus aisée, donnerait aux âmes malades quelqu'un de ces narcotiques malfaisants qui procurent des rêves agréables, mais à quel prix ! Ne soyons pas de ceux « qui crient : Paix ! paix ! quand Dieu n'a pas parlé de paix. »

La consolation dont nous sommes les dispensateurs, c'est ce que saint Paul appelle « le ministère de la réconciliation. » « Nous faisons, dit-il, la fonction d'ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par nous ; et nous vous supplions au nom de Christ, que vous soyez réconciliés avec Dieu ! » (2 Cor, v, 20). Quel titre que celui d'*ambassadeur* de Dieu ! quelle charge redoutable que celle de réconcilier les hommes avec Dieu !

Mais, avant d'aller plus loin, une question s'impose à nous, et nous ne saurions y échapper : Ambassadeurs de Dieu auprès des hommes, sommes-nous nous-mêmes réconciliés avec Lui ? Consolateurs, avons-nous été consolés ? De quel droit parlerions-nous aux autres de l'amour de Dieu, si nous nous sentions encore sous le poids de sa justice. Quelle autorité aurait notre témoignage s'il ne reposait pas sur une expérience directe de la grâce divine ? Ah ! rendons notre enseignement « recommandable à la conscience de tous les hommes par la manifestation de la vérité, » et aussi par la sainteté de notre vie ! Une vie sainte, oui, mon

frère, voilà la nécessité suprême, l'indispensable condition du succès, aujourd'hui comme toujours. Toutes les aptitudes que confèrent le talent ou la science pâli-ssent auprès de cette puissance que donne une foi personnelle, intime et vivante. Rien n'est éloquent comme le spectacle d'une existence toute dévouée à Dieu et au devoir, et, si vous y regardez de près, vous reconnaîtrez que telle a été la source des succès chrétiens des hommes que l'Eglise considère comme ses lumières. Jésus lui-même, on peut l'affirmer, a plus fait encore par l'influence de sa vie sainte que par la puissance de sa parole. Si l'on disait de lui : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! » c'était sans doute, parce qu'entre sa parole et sa vie il n'y avait pas cette disparate qui affaiblit habituellement l'enseignement humain. Sa parole était sa vie parlée et sa vie était sa parole vécue. Aussi parlait-il « avec autorité », non seulement à ses adversaires, auxquels il pouvait lancer ce défi : « Qui d'entre vous me convaincra de péché ? » mais surtout aux âmes « travaillées et chargées » à la pécheresse et au malfaiteur crucifié, auxquels il assurait le pardon. Ayez cette autorité-là, mon frère ; ambitionnez cette influence. Tout progrès que vous ferez dans votre vie intérieure correspondra nécessairement avec un agrandissement de votre action chrétienne sur le monde.

Réconcilié vous-même avec Dieu, devenez toujours plus le messager de la réconciliation auprès de vos frères. Avec l'autorité de l'expérience, offrez à la pauvre conscience humaine cette paix et cette consolation dont vous avez savouré l'efficacité. Votre tâche est à la fois humble et auguste ; nous ne vous conférons pas aujourd'hui une sorte de prêtrise qui vous constitue

l'intermédiaire entre les hommes et Dieu. Vous n'êtes qu'une voix parlant de la part de Dieu ; qu'un témoin attestant ce qu'il a vu et éprouvé. Vous n'êtes que cela, ai-je dit ; mais n'est-ce pas assez ? Et si les anges qui habitent les splendeurs des cieux étaient accessibles à l'envie, n'envieraient-ils pas l'honneur que Dieu vous accorde de « supplier les hommes d'être réconciliés avec Dieu ? »

Dans l'accomplissement de cette tâche sainte, vous rencontrerez des dispositions bien diverses. Les uns accueilleront votre message avec empressement, les autres le repousseront avec hauteur. Pour les uns vous serez un porteur de bonnes nouvelles, tandis que les autres vous considéreront comme un illuminé.

Auprès des premiers, votre œuvre sera comparative-ment facile. Je vous vois auprès de cette âme parvenue à la pleine conscience de son péché ; un monde nouveau s'est subitement révélé à elle ; elle vivait sans Dieu, et un jour est arrivé où, à l'un des détours du chemin de sa vie, elle s'est trouvée en face de ce Dieu méconnu : c'est le Dieu-Saint, et cette conviction, comme une lumière éblouissante, pénètre en elle et lui révèle son péché ; c'est le Dieu-Amour, et cette certitude lui montre ce péché sous son vrai jour, comme un attentat commis contre le meilleur des pères. Quelle angoisse s'empare alors de cette âme, à la pensée qu'elle a offensé son Dieu, qu'elle a fait fausse route, qu'elle a perdu sa vie ! Les douleurs ordinaires pâlis-sent auprès de celle-ci. C'est plus qu'une douleur : c'est un effondrement subit, c'est la ruine de tout un passé qui vient de s'écrouler avec fracas. Mais du sein de ces ruines s'élève une voix, c'est celle de Dieu, dont la présence au sein de cette douleur la transfi-

gure : lui absent, ce serait le désespoir, mais avec lui c'est la repentance. Cette voix de Dieu qui crie à cette âme : Crois et espère ! vous crie à vous, mon frère : « Consolez, consolez mon peuple ! »

C'est ici l'heure en effet où vous devez exercer votre ministère de consolation. En quoi consistera-t-il ? Apporterez-vous à cette âme qui ploie sous une immense souffrance une sympathie fraternelle ? c'est bien, mais votre sympathie, ce n'est que vous, et il lui faut un plus grand que vous. Lui direz-vous de se résigner et de supporter vaillamment sa souffrance ? Ah ! elle vous répondrait que les douleurs d'une conscience réveillée sont de celles dont on ne prend pas son parti stoïquement et, que le temps, loin de les endormir, les aiguillonne.

Ce que vous ferez, mon frère, c'est ce que vous avez déjà fait. Vous conduirez cette âme aux pieds du Sauveur ; vous mettrez cette conscience en contact avec Jésus. Vous lui direz ce qu'il a fait pour l'humanité, en se constituant son répondant devant la justice éternelle de Dieu et en prenant sur lui le fardeau de sa condamnation. Vous lui montrerez le Calvaire où la justice et la miséricorde se sont rencontrées dans un embrassement sanglant. Vous lui direz surtout ce que Jésus a fait pour vous, et par quel chemin merveilleux il vous a fait passer, pour vous amener à cette paix qui fait votre vie. Et vous verrez cette âme s'ouvrir à la foi et peu à peu s'épanouir au souffle vivifiant de l'Esprit consolateur ; la joie du pardon la remplira, et cette parole du Sauveur se réalisera en elle : « Heureux ceux qui pleurent, car il seront consolés ! » Et cette autre parole se réalisera en vous : « Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu ! »

Et quant à ceux qui vivent dans le péché, sans avoir conscience de l'abaissement où il les plonge, que leur apporterez-vous ? La consolation ? Non, sans doute, — il faut d'abord réveiller leur sensibilité émoussée et leur conscience assoupie. Et pour y réussir, vous devrez aussi les mettre en relation avec le Christ vivant ; dites-leur comme Philippe à Nathanaël : « Viens et vois ! » et qui sait si, pour un grand nombre, un regard jeté sur Jésus ne suffira pas à dissiper leurs doutes et à déchirer les voiles qui leur cachent la vérité. Souvent même vous découvrirez que, sous les grands airs et derrière les négations tranchantes de l'incrédule, se cachent des douleurs secrètes qu'il voudrait se dissimuler à lui-même. Ne vous laissez pas arrêter par ces apparences trompeuses ; allez droit à la conscience, et si, en vous penchant sur elle, vous la sentez encore frémir, vous bénirez Dieu en vous disant que là aussi il y a une âme à laquelle s'applique le mot de votre vocation : « Consolez, consolez mon peuple ! »

Allez donc, mon frère, vers les pécheurs de toute condition et de tout âge, et offrez-leur gratuitement les consolations de l'Évangile. Descendez toujours plus avant dans l'abîme de la souillure et de la souffrance, en y portant la lumière de la grâce et du pardon ; et quand vous croirez être arrivé au fond de l'abîme, regardez bien et vous découvrirez peut-être de nouvelles profondeurs inexplorées et dont vous ignoriez l'existence. Descendez encore, car toujours la voix d'en haut vous crie : « Consolez, consolez mon peuple ! »

Mais c'est assez vous parler de l'attitude que vous devez prendre à l'égard du mal ; il est temps de nous placer en face du malheur pour entendre encore l'in-

vation de Dieu : « Consolez, consolez mon peuple ! »

II

Le ministre de Jésus-Christ a pour premier devoir la lutte contre le péché, mais il est appelé aussi à s'occuper des conséquences du péché. Le mal, en effet, traîne à sa suite le malheur, et partout où l'un des deux se montre, on peut être assuré que l'autre ne tardera pas à paraître. Rien d'étonnant à cela. « Le mal, dit Vinet, ne serait point mal s'il n'engendrait le malheur, et, en livrant le péché au malheur, Dieu ne fait que rendre un objet à sa nature, le marquer de son vrai sceau, et dire que le mal est mal. »

Les domaines de la souffrance sont aussi vastes que ceux du péché. Toute l'humanité s'y trouve renfermée, et il n'est pas sur notre terre un coin tellement reculé qu'il n'abrite quelque douleur et qu'il ne fasse monter vers le ciel quelque cri de détresse. Non contente d'envelopper toute la race humaine dans ses replis étouffants, la souffrance enserme l'homme tout entier ; elle occupe toutes les parties de son être, dont chacune peut devenir le siège de douleurs intolérables, et pénètre dans toutes ses relations avec le monde extérieur qu'elle corrompt et empoisonne. Elle peut à son gré torturer et déformer le corps, éteindre la flamme de l'intelligence, déchirer le cœur, dissoudre la famille, plonger les sociétés dans d'horribles convulsions. Cette énumération incomplète ne suffit-elle

pas pour nous montrer tout un nouveau champ de travail à explorer et à vivifier ?

Une magnifique toile d'Ary Scheffer nous dépeint les douleurs de la terre venant chercher leur apaisement auprès du Christ consolateur. Ils sont là les esclaves dont il a brisé les fers, les pauvres qu'il a secourus, les petits qu'il a émancipés, les malades qu'il a guéris, les mères auxquelles il a rendu leurs enfants, et tous tournent vers lui des regards où la supplication semble tout illuminée par la confiance et l'espérance. Et le Christ contemple toutes ces douleurs avec cette sérénité auguste et miséricordieuse qui descend sur elles comme un pur rayon de soleil. Cette scène, elle se reproduit autour de vous, ministre de Jésus-Christ, et elle se reproduira jusqu'à votre dernier jour; vous devez être l'homme de la miséricorde; les pauvres, les délaissés, les souffrants, de toute sorte, voilà votre escorte à travers la vie: il n'en est pas de plus belle, et votre Maître n'en a pas eu d'autre. Ces petits que dédaignaient les représentants du culte officiel, Jésus les considérait comme son peuple, et il vous dit à leur sujet: « Consolez, consolez mon peuple ! »

Il y a de beaux moments dans la carrière du ministre chrétien. Tel jour dans la chaire il atteint, à force d'émotion et d'amour pour les âmes, à la vraie éloquence, celle qui domine les cœurs et enchaîne les volontés. Tel autre jour, il se jette avec dévouement dans quelque œuvre d'abnégation où le pousse sa conscience. Mais, quelque grand que m'apparaisse alors le ministère évangélique, j'ose le préférer dans l'exercice de ces œuvres de miséricorde et de consolation qui sont sa vraie grandeur et sa plus pure gloire. Rien, dans ce domaine-là, ne saurait flatter la

vanité de l'homme, parce que tout y est modeste et caché; c'est le vrai terrain chrétien, celui sur lequel repose avec amour le regard du Maître.

Votre place est donc, mon frère, partout où l'on souffre ici-bas, partout où peut s'exercer votre ministère de consolation. La souffrance doit vous attirer comme la jouissance en attire d'autres. Allez vers elle avec cette sérénité d'âme que donne l'amour chrétien et cette confiance que donne la connaissance des vraies consolations.

Pour consoler, il faut sympathiser, c'est-à-dire pénétrer dans la douleur d'autrui, la comprendre, se l'approprier. Qui peut mieux le faire que le ministre de Jésus-Christ, qui a appris de son Maître à sortir de soi et à vivre pour autrui. Cette solidarité vivante qui a relié Jésus, Chef de l'humanité nouvelle, à tous ses membres, elle doit relier le chrétien à ses frères. Ce beau mot de *sympathie* n'a pas pour lui cette signification étroite et cérémonieuse que les convenances mondaines lui ont donnée; il retrouve toute sa signification primitive: c'est bien la souffrance partagée, la mise en commun de la douleur, la réalisation, pour tout dire, de ces grandes paroles évangéliques: « Portez les fardeaux les uns des autres, et accomplissez ainsi la loi de Christ. » « Pleurez avec ceux qui pleurent, soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie. » « Aucun de nous ne vit pour soi-même. »

Ici, mon frère, comme toujours, Jésus devra être votre modèle. La sympathie de Jésus s'est élevée à la hauteur d'une immolation de soi-même. Il ne s'est pas contenté de souffrir avec nous; il a voulu souffrir à notre place. Les autres aspirent à monter, lui, il a aspiré à descendre: « Il s'est anéanti en prenant la for-

me d'un serviteur, se faisant l'égal des hommes. » C'est cet anéantissement volontaire, cette substitution mystérieuse qu'il ne faut pas se lasser d'avoir sous les yeux, et qu'il faut que le serviteur de Christ reproduise, puisqu'il est appelé à « achever de souffrir en sa chair le reste des souffrances de Christ. » Si loin que vous puissiez aller dans ces voies du sacrifice, vous pourrez vous dire que votre Maître est allé plus loin encore, infiniment plus loin. Comme lui, donnez-vous, donnez-vous sans partage aux âmes que vous êtes appelé à consoler et à sauver. C'est dans cette immolation de soi-même qu'est le secret de la vraie puissance spirituelle.

Ne craignez pas, après cela, que l'expression manque à votre sympathie, et qu'elle ait de la peine à se faire comprendre. La compassion qui remplira votre cœur trouvera toujours le moyen de se déverser au dehors, et elle n'aura besoin pour cela ni de beaucoup de paroles ni de beaucoup de démonstrations extérieures. Le cœur a un langage qui échappe à toutes les règles parce qu'il les domine toutes; c'est la langue universelle, la seule qui n'ait pas eu sa Babel. Parlez cette langue-là, parlez-la avec cet accent pénétrant et persuasif que l'Évangile lui a donné, et vous serez compris, je vous l'assure. Voyez encore Jésus au milieu des affligés! Parle-t-il beaucoup dans la maison où l'on pleure Lazare? Non, quelques mots seulement. Mais sa présence seule, ses larmes fraternelles, ce frémissement étrange qu'il ressent en présence de la tombe de son ami, tout cela suffit pour rasséréner les cœurs en y ramenant l'espérance disparue.

Jésus fait quelque chose de plus cependant, et ceci m'amène à vous signaler un élément qui complète

l'idée de consolation. Éprouver de la sympathie et la témoigner à l'affligé, ce n'est pas encore le consoler ; c'est tout au plus apporter à sa douleur un allègement passager. S'il se contente de cela de la part des consolateurs ordinaires, c'est qu'il sait qu'il ne peuvent lui offrir davantage, mais de vous, ministre de Jésus-Christ, il attend plus que cela. Il attend un soulagement efficace, une guérison, une victoire, c'est-à-dire ce que votre Maître lui-même apportait dans la maison de Béthanie.

Et c'est là en effet ce que vous devez offrir aux affligés. N'allez pas restreindre ce grand ministère de consolation qui vous est confié et le réduire aux proportions d'un adoucissement partiel. Vous avez en main un moyen infailible de guérir toutes les tristesses d'ici-bas : servez-vous en pour le salut de vos frères. La nuit du péché et de la douleur a envahi l'âme humaine : faites-la reculer en y introduisant le Dieu-Lumière. C'est là le grand secret de la consolation : faire intervenir Dieu dans la douleur. A son approche, elle se transforme ; à son contact elle se transfigure. Elle était malédiction, — elle devient bénédiction ; elle mettait la révolte dans le cœur et le blasphème sur les lèvres, — elle fait éclater l'action de grâce et les cantiques de louanges ; elle semblait un enfer, — elle devient un temple.

Donner Dieu à l'âme en la conduisant à Jésus-Christ, c'est la sauver du mal et du malheur. Ce côté spécial du ministère évangélique nous ramène donc au cœur même du christianisme, je veux dire à cette transformation des affections et de la volonté que l'Évangile appelle la nouvelle naissance. L'agent mystérieux de cette œuvre, c'est le Saint-Esprit, que Jésus-Christ

nomme de ce beau nom de *Paraclet*, de Consolateur, qui nous dépeint son action sous un jour particulièrement doux. C'est lui, mon cher frère, qui complètera votre œuvre, si vous la placez sous son influence; là où vous aurez échoué dans votre ministère de consolation, appelez ce Consolateur divin, et il fera ce que vous n'aurez pas pu faire. Ou plutôt n'agissez jamais sans lui; ayez une foi absolue en son action; abritez votre faiblesse derrière sa force. Soyez comme ce « fils de consolation, » Barnabas, « un homme plein du Saint-Esprit et de foi, » et alors il vous deviendra facile d'obéir à l'ordre divin : « Consolez, consolez mon peuple! »

Quel vaste champ d'activité s'ouvre devant vous, mon frère, si Dieu vous conserve la vie, comme nous le lui demandons, et si vous êtes fidèle à votre vocation, comme nous l'espérons! Bien rarement un ministère commença sous des auspices plus sérieux et dans des temps plus difficiles. Ce doit être pour vous un motif pressant de vous demander ce que doit être surtout votre carrière pour répondre le plus fidèlement possible à l'appel de Dieu et aux besoins de votre époque. Or, je ne crois pas me tromper en vous disant que Dieu vous crie, par la voix des événements : « Consolez, consolez mon peuple! » Certes le ministère chrétien doit être en tout temps un ministère de consolation, mais jamais, peut-être, il n'eut plus besoin de l'être qu'aujourd'hui.

Permettez-moi de faire librement une application de mon texte à notre chère et malheureuse France. Je ne veux pas la flatter ni atténuer en rien la gravité des fautes, je devrais dire des crimes, qui ont attiré sur elle

d'épouvantables calamités. Je sais bien qu'elle n'est pas le peuple de Dieu ; hélas ! elle n'a pas voulu l'être. Je n'oserais donc lui dire que « sa servitude est finie, que son crime est acquitté, qu'elle a reçu de la main de l'Eternel au double de tous ses péchés. » Je crains parfois, en voyant tant d'oubli de Dieu que nos épreuves nationales ne soient pas à leur terme, mais d'autre part, je me rappelle que la parole de mon texte ouvre une série d'oracles messianiques d'une magnificence sans égale et qui dirigent notre pensée sur le Désiré des nations. Et, me plaçant sur le terrain de l'Evangile qui offre le pardon à toute âme d'homme, j'ose vous répéter l'ordre de Dieu : « Consolez, consolez mon peuple ! » Vous n'avez pas charge de prédire l'avenir qui attend la France, considérée comme peuple. Mais vous avez par contre la mission très-positive d'offrir les consolations de l'Evangile à nos compatriotes. Les malheurs publics et privés qui sont le résultat de la crise actuelle créent des facilités au ministre de Jésus-Christ ; beaucoup d'illusions se sont dissipées, beaucoup de cœurs se sont ouverts, beaucoup de consciences ont été remuées ; on s'est demandé avec effroi si dans cet écroulement soudain, il ne fallait pas voir la justice de Dieu en même temps que les fautes des hommes. Et puis, il y a à tenir compte de toutes ces souffrances matérielles et morales amenées par la guerre. Vous les avez vues de près, mon frère, et vous savez par expérience qu'elles ouvrent la voie à la prédication de l'Evangile. Ces expériences faites sur le champ de bataille et à l'ambulance ne seront pas perdues pour vous, j'en ai l'assurance ; ces souvenirs vous accompagneront jusqu'à votre dernière heure pour vous rappé-

ler à la fois l'horrible intensité du mal qui ronge l'humanité déchue et la victorieuse puissance de l'Évangile de Jésus-Christ. Ces souvenirs eux-mêmes contribueront à vous faire envisager votre ministère sous l'aspect spécial que j'ai essayé de mettre en lumière, car eux aussi, à leur manière, ils vous diront de la part de Dieu : « Consolez, consolez mon peuple ! »

Je me sens plus complètement encore sur le terrain biblique, en faisant de cette parole une application à l'Église, notre patrie spirituelle. Vous devenez l'un de ses pasteurs en des jours qui ne compteront certainement pas au nombre de ses meilleurs. Qui nous eût dit que son influence serait si affaiblie, que son action serait si nulle dans une crise qui est bien l'une des plus terribles que l'humanité ait vues ? Ce qui semble la caractériser, c'est le découragement. Elle croyait le monde meilleur et se croyait elle-même plus puissante : la réalité a brisé brutalement ses illusions. De là l'effarement et la détresse qui se sont emparés d'elle. Or, mon frère, il ne faut pas que nous en restions là ; l'Église de notre Maître doit se relever et arborer le drapeau de l'Évangile, le seul qui puisse conduire l'humanité à la victoire, car seul il représente cette force morale dont on ne se passe pas impunément. Il faut à tout prix rallier et ramener au combat ces soldats de Jésus-Christ qui ont lâché pied, comme des recrues qui vont au feu pour la première fois. Il faut leur rendre le courage en leur rendant la foi. Il faut leur rappeler les promesses de leur Maître et les pénétrer de son Esprit. Voilà votre œuvre, mon cher frère, et voilà la nôtre à tous, pasteurs et laïques. C'est par le réveil de l'Église que nous arriverons au réveil du monde. A cette Église affaiblie et découragée, que faut-il ? L'in-

tervention de ce Consolateur, venu de la part du Père, et dont le souffle mystérieux peut faire éclore une nouvelle Pentecôte. A l'œuvre donc ! Dieu nous dit : « Consolez, consolez mon peuple ! »

Cher ami, Dieu vous a appelé lui-même, nous en avons l'assurance, à exercer ce ministère de consolation, dont je viens de vous rappeler les devoirs. Il vous y a préparé de longue main par l'épreuve. Vous êtes jeune, et vous avez vu pourtant s'appesantir sur vous en quelques années autant d'afflictions que d'autres en voient pendant le cours d'une longue vie. L'un après l'autre tous les membres de votre famille vous ont quitté pour un monde meilleur, et vous êtes demeuré seul, comme l'arbre isolé que les coups de la foudre ont dépouillé de son branchage. Baptisé dans les eaux amères de l'affliction, ne semble-t-il pas que Dieu ait voulu vous donner ainsi cette préparation de l'épreuve, que Luther déclare nécessaire, avec la prière et la méditation, pour former le pasteur complet ? Ne pouvez-vous pas dire avec saint Paul : « Béni soit le Dieu de toute consolation qui nous console dans toutes nos afflictions, pour que nous puissions consoler tous les affligés par cette consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés de Dieu ! »

Allez donc dans ce ministère qui s'ouvre devant vous, allez au nom de Dieu et dans la force qu'il vous donnera. Votre arrivée parmi nous est comme une éclaircie dans notre ciel si sombre ; c'est une consolation pour nous que d'accueillir dans nos rangs trop affaiblis un nouveau combattant. J'aime, en terminant, à associer par la pensée à la joie que nous éprouvons celle que votre digne père doit ressentir, si du sein de

Dieu où il se repose de ses travaux, il peut voir l'acte qui s'accomplit ici. La place que vous occupez désormais parmi nous, c'est celle qu'il a laissée vide. Puissez-vous y continuer son œuvre dans l'esprit de foi et de dévouement qui l'animait ! Et puissiez-vous entendre, vous aussi, à la fin de votre course, la voix du Père céleste vous dire : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ! » AMEN !

